

Commentaires sur la guerre actuelle

Objektyp: **Group**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **90 (1945)**

Heft 3

PDF erstellt am: **26.09.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Commentaires sur la guerre actuelle

VUE D'ENSEMBLE SUR LES OPÉRATIONS A L'OUEST ET A L'EST.

L'alignement des armées alliées sur le Rhin termine la seconde phase de la campagne des forces du général Eisenhower, — le débarquement devant être considéré comme un ensemble d'opérations distinct.

En août 1944, le maréchal von Rundstedt était parvenu, avec une habileté consommée, à constituer le front défensif qui arrêta, cinq mois durant, les troupes d'invasion. Après avoir progressé à une vitesse inattendue — selon les récentes déclarations du ministre de la guerre anglais, elles avaient le 18^e jour une avance de 72 jours sur l'horaire prévu —, ces dernières durent marquer le pas. Il s'agissait pour elles de reprendre le mouvement en avant qui devait les porter sur le Rhin après avoir forcé la ligne Siegfried.

Pour la première fois, les troupes américaines, britanniques et canadiennes constituant un groupement opératif, livraient une bataille rangée. Leur supériorité était écrasante : environ 10 contre 1 pour les effectifs en hommes, non comptés le matériel et l'aviation. Elle était partiellement motivée par l'intention déclarée de l'O.K.W. de livrer la bataille décisive sur la rive gauche du Rhin. Cette décision a été modifiée. Avec une adresse remarquable, le maréchal von Rundstedt a réussi à reprendre le gros de ses forces, empêchant ainsi le général Eisenhower d'atteindre le but qu'il avait lui-même fixé, soit l'anéantissement des forces allemandes.

Les gains de terrain réalisés par les Alliés concernaient des secteurs d'importance stratégique déterminante pour l'actuelle

phase des opérations ; en outre, les pertes infligées à l'armée allemande sont très lourdes — et difficilement remplaçables — puisqu'elles se montent approximativement à 250.000 tués, blessés et prisonniers pour la période allant du 8 février au milieu de mars. Ce chiffre comprend une forte proportion d'hommes du Volkssturm engagés pour couvrir la retraite des troupes d'élite.

Il est incontestable que c'est sur le moral de la troupe et du peuple allemand que les répercussions des succès alliés sont les plus fortes ; le nombre moyen des prisonniers faits par jour au cours de cette dernière offensive serait deux fois plus élevé qu'à n'importe quelle époque depuis le débarquement. C'est une loi que les exigences du combat augmentent dans la mesure où approche le moment critique de la guerre. La conséquence de ce principe est donc que, dans la situation actuelle, le combattant allemand doit fournir un effort dont l'intensité grandit de jour en jour et qui est incomparablement plus grand que celui auquel est soumis le soldat allié. Il importe donc de ne pas négliger cette relation dans l'appréciation du facteur moral. Il convient, cependant, de ne pas surestimer l'avantage ainsi acquis par les armées alliées car le commandement allemand a sans aucun doute remporté un nouveau succès défensif en réussissant à appliquer le principe qui est actuellement à la base de sa stratégie, soit gagner du temps.

La dernière grande bataille qui a eu lieu à l'ouest du Rhin a été caractérisée du côté allemand par une improvisation de tous les instants. Cet état de choses et la supériorité écrasante de leurs moyens ont permis aux commandants alliés de tous grades d'appliquer les principes opératifs et tactiques de la manière la plus classique, quasi comme à l'exercice. Nous avons assisté à trois tentatives d'enveloppement à l'échelon groupe d'armées ; tour à tour des secteurs secondaires et primaires, ont été créés ; des opérations de fixation ont eu lieu au profit de masses de manœuvre ayant une mission de rupture ; nous avons pu étudier le choix d'axes d'efforts, le jeu

des déclenchements successifs des opérations, la progression de groupements mobiles et leur déploiement. Ce ne sont là que quelques-uns des nombreux exemples d'application presque schématique des principes formels de conduite d'unités qui nous sont donnés par ces opérations.

Bien que la pénurie de réserves ait contraint l'O.K.W. à donner l'ordre de retraite générale sur la rive droite du Rhin, le commandement allemand n'a pas, semble-t-il, subi la volonté des chefs alliés à l'échelon unité d'armée et en dessous. Il est intéressant de constater qu'au cours de l'exécution de ce vaste mouvement de repli, la tactique des unités allemandes a été constamment offensive. C'est un jeu ininterrompu de contre-attaques et de résistance limitées dans le temps sur des positions-clefs, menées par un strict minimum de forces, qui a empêché l'adversaire de couper les axes de repli, permettant ainsi les mouvements rétrogrades des gros menacés d'encerclement par un ennemi beaucoup plus fort.

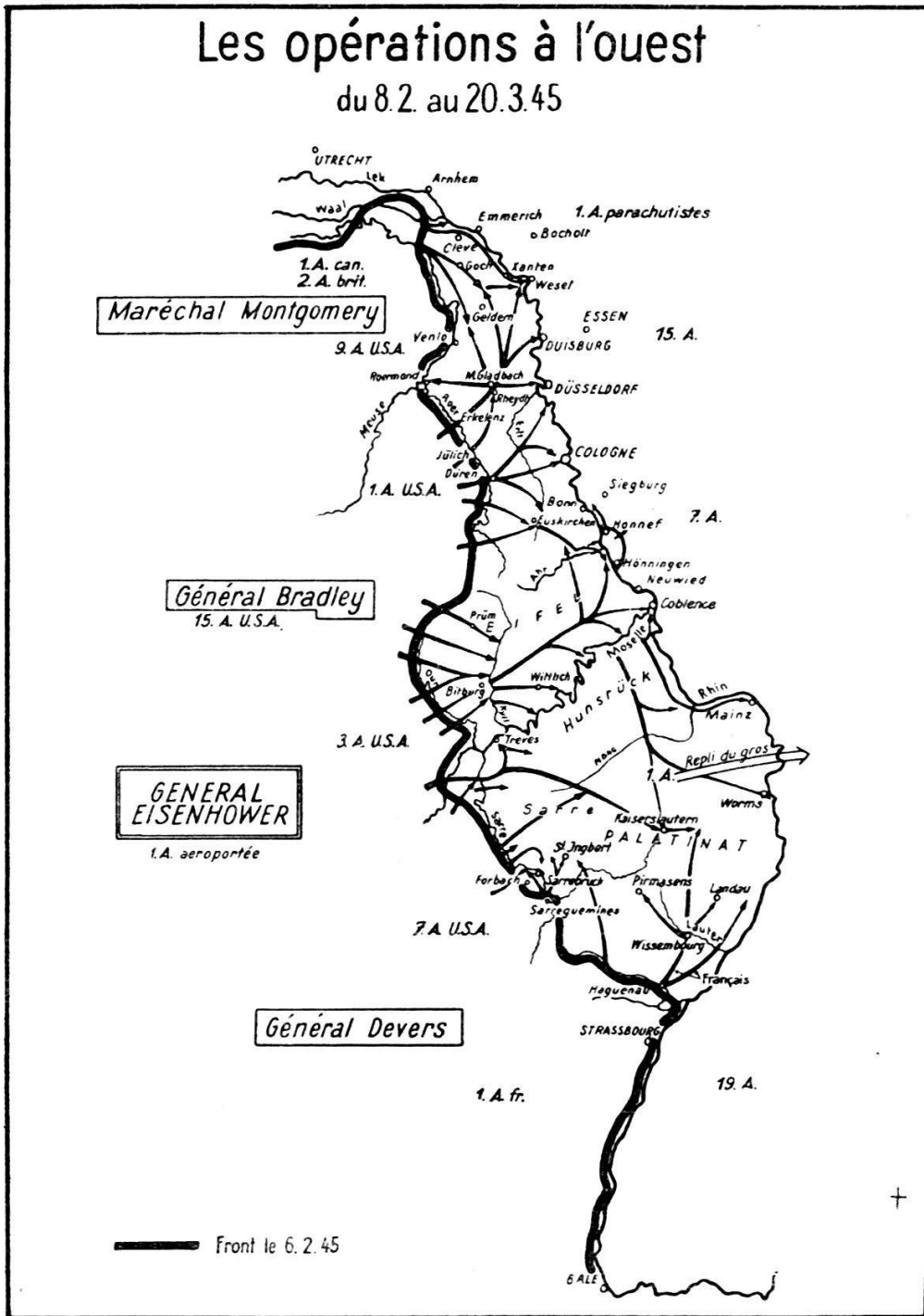
En ce qui concerne l'ensemble du front, c'est avec dextérité que le commandement allemand a engagé ses maigres réserves, mieux, qu'il a déplacé constamment des unités d'un secteur à l'autre — malgré l'hypothèque très lourde d'arrière constamment menacés de paralysie totale —, afin d'empêcher une rupture d'équilibre de l'ensemble du dispositif.

La première phase de l'offensive générale a débuté le 8 février. Relativement au groupe d'armées Montgomery, elle présente, dans sa conception, une analogie frappante avec le plan des opérations qui ont amené la liquidation de la poche de Colmar par la 1^{re} armée française. En effet, par une menace sur un flanc du dispositif allemand exercée sous forme de très forte pression, la 1^{re} armée canadienne faisait œuvre de ventouse, attirant un maximum d'effectifs allemands. On discerne dans cette idée de manœuvre l'intention d'attaquer l'adversaire selon le principe de la recherche de la plus faible résistance, soit, en l'occurrence, d'exploiter la pénurie des réserves allemandes.

Cette manœuvre, qui ressemble aussi beaucoup à la bataille d'Avranches, fut couronnée de succès puisque jusqu'au 25 février le maréchal von Rundstedt avait dû engager contre la 1^{re} armée canadienne, dans le secteur compris entre Meuse et Rhin à la hauteur de Goch-Calcar, 2 ou 3 grandes unités prélevées sur sa réserve centrale, ainsi qu'une division blindée prévue, tout d'abord, pour la défense de la plaine de Cologne.

C'est le 24 février que les troupes du général Crerar conquièrent les dernières positions fortifiées couvrant les passages du Rhin au nord du bassin de la Ruhr. Dès ce moment, la fortification ne jouant plus son rôle d'élément compensateur, la faiblesse des effectifs se fit sentir dans toute son acuité. C'est cet instant de crise qu'attendait le maréchal Montgomery pour lancer la masse de rupture de la 9^e armée américaine. Partie le 28 février à l'assaut du dispositif allemand de la Roer, elle se heurta à une défense allemande très faible et put progresser avec une rapidité qui surprit le commandement allié lui-même. Il n'y eut, à vrai dire, pas de bataille de rupture classique mais plutôt une exploitation presque immédiate, le gros des forces allemandes se trouvant déjà sur la rive droite du Rhin et une faible arrière-garde étant seule opposée aux troupes du général Simpson.

Selon ses propres déclarations, le commandement allié s'efforça d'empêcher la retraite allemande par une tactique d'encagement au moyen du bombardement aérien. Il est particulièrement intéressant de constater que cette manœuvre a échoué. Relevons ici combien il est difficile pour un aviateur de toucher et détruire un pont. Dans le secteur des 1^{re} armée de parachutistes et 15^e armée allemandes, onze ponts sur quinze étaient encore utilisables au matin du 2 mars, malgré un bombardement ininterrompu de jour et de nuit, dès avant le début de l'offensive. C'est dans l'après-midi du 3 mars que les troupes américaines et canadiennes opérèrent leur jonction en plusieurs points à la hauteur de Geldern et de Rheinberg.



La faiblesse de ses armées ne permettant pas au commandement allemand de livrer une bataille décisive, il préféra retirer ses troupes, assurant ainsi de prime abord plus soli-

dement la rive droite du Rhin dans le secteur le plus important du front de l'Ouest. L'opération de retardement a été effectuée dans le secteur de Wesel par des troupes de toute première qualité qui permirent au commandement allemand de gagner du temps ; c'est le 10 mars seulement que les troupes alliées bordèrent le Rhin dans tout le secteur du 21^e groupe d'armées.

De nombreux commentateurs militaires se sont posé la question de l'emploi de la 2^e armée britannique qui ne prit, semble-t-il, aucune part active à ces opérations. Nous pensons que la formule opérative choisie par le maréchal Montgomery exigeait la présence d'une réserve mobile particulièrement forte, pour faire face à toutes les éventualités. En effet, que cède le flanc nord allemand et une masse d'exploitation devait être immédiatement engagée pour ne pas perdre le bénéfice de toute l'opération ; ou que la rupture se fasse attendre à l'aile droite alliée et la bataille devenait immédiatement plus coûteuse et devait être alimentée par des moyens supérieurs. Ces deux exemples montrent que la 2^e armée britannique a joué, comme réserve, un rôle prédominant d'élément de sécurité dans la main du maréchal Montgomery. Un de ses corps d'armée a d'ailleurs été engagé dans la dernière phase de la lutte contre les parachutistes allemands devant Wesel.

La faiblesse des effectifs de ses armées et le manque de réserves contraignirent le commandement allemand d'engager dans le combat retardateur devant Cologne et Dusseldorf des divisions blindées prélevées respectivement sur le dispositif de l'Eifel et de la Sarre.

Cet affaiblissement des 1^{re} et 7^e armées allemandes facilita considérablement la tâche du général Bradley dont le 12^e groupe d'armées était chargé des opérations dans l'Eifel et la Sarre.

Après avoir aidé la 9^e armée américaine lors du franchissement de la Roer, la 1^{re} armée du général Hodges avait une triple mission à remplir : assurer le flanc droit de la 9^e armée et la soudure avec le 12^e groupe d'armées, donner l'assaut à

Cologne et enfoncer le flanc droit du dispositif allemand des monts de l'Ahr.

La progression vers Cologne fut facilitée par la prise d'un pont sur l'Erft. La résistance très faible rencontrée dans les ruines de la grande ville rhénane permit très tôt le déplacement du centre de gravité sur l'aile droite. C'est alors que le 5 mars débuta le mouvement des unités de la 3^e armée à l'est de Bitburg et de Prüm.

Les opérations dirigées par le général Patton se distinguent, d'une part, par la hardiesse de leur conception, et, d'autre part, par la prudence et la précision qui ont marqué leur préparation.

Relevons tout particulièrement le soin avec lequel a été assuré à l'est, au sud et au nord le verrou de Trèves dont la possession aurait permis aux Allemands de menacer la base d'opérations de la 3^e armée.

Malgré le caractère accidenté du terrain compris entre la Moselle et l'Ahr, le choix de ce secteur comme axe principal de progression offrait des avantages certains ; les grandes unités pouvaient appuyer leurs flancs à un terrain fort, une puissante concentration de moyens dans un étroit secteur était rendue possible et on évitait la vallée de la Moselle, sinueuse, flanquée de deux plateaux surélevés, partiellement fortifiés, où la conduite des unités aurait été singulièrement difficile à tous les échelons du commandement.

L'étude des opérations dans l'Eifel mène à la constatation que le fonctionnement des état-majors a rencontré des difficultés dans la 7^e armée allemande. Soit que l'ordre de repli ait été donné trop tard ou qu'il ne soit pas parvenu à temps aux commandants intéressés, des corps de troupes importants n'ont pu se replier suffisamment tôt sur la rive droite du Rhin.

En conséquence, la résistance allemande fut plus forte mais manquait nettement de cohésion ; il semble que le plan général de retraite n'ait pu être exécuté.

Les divisions blindées américaines reçurent des missions à objectifs très éloignés, ce qui contribua encore à l'effondrement rapide des divers éléments du dispositif allemand.

Deux jours après le déclenchement de l'offensive, les éléments avancés opéraient, sur les bords du Rhin, leur jonction avec l'aile droite de la 1^{re} armée américaine.

Les opérations de nettoyage et d'occupation de l'ensemble du secteur eurent lieu très rapidement. Signalons toutefois qu'un corps d'armée allemand parvint à se retirer vers le sud à travers la Moselle, en tenant ouvert, pendant deux jours, un étroit passage sur ce fleuve.

Ce n'était là que la première phase de la mission confiée à la 3^e armée ; cette dernière avait encore un rôle important à jouer dans le cadre général de l'offensive alliée.

Dès le début de mars, la 7^e armée exerçait une forte pression sur les lignes allemandes du Rhin à Saarbrücken. Il s'agissait de forcer le dispositif allemand de la Sarre et du Palatinat. Afin d'éviter une répétition des combats meurtriers de l'automne 1944 dans les lignes Maginot et Siegfried, le haut-commandement allié avait décidé de tourner le système fortifié par le nord. Cette mission fut confiée au général Patton. Après avoir créé deux têtes de pont sur la Moselle aux extrémités du cours de ce fleuve entre Trèves et Coblenze, les unités de la 3^e armée américaine firent un premier bond jusque sur la rivière Nahe. La menace ainsi créée sur les arrières de la 1^{re} armée, le danger d'investissement de la ligne Siegfried par le nord-ouest et la rapidité de la progression des blindés ennemis contraignirent les Allemands à se retirer de la Sarre et du Palatinat. C'est ainsi que par une combinaison habile du direct et du crochet, — si on veut bien nous permettre cette comparaison de la tactique et de la boxe —, les Alliés obligèrent les Allemands d'abandonner les derniers territoires qu'ils tenaient à l'ouest du Rhin. Le bassin minier de la Sarre produisait, par année, plus de 16 millions de tonnes de charbon et environ 7,5 millions de tonnes

de fer, soit respectivement six et dix pour cent du total de la production allemande.

L'armée qui défendait la Sarre était numériquement la plus forte de celles qui couvraient le Rhin. Après celle du bassin de Haute-Silésie, la perte de la Sarre est un désastre pour l'économie de guerre allemande.

Exception faites des « poches » allemandes sur les côtes de l'Atlantique, l'ensemble du territoire français est maintenant libéré. Ce sont des troupes françaises temporairement subordonnées au général Patch qui ont reconquis la dernière portion de leur patrimoine national.

Au moment où nous écrivons ces lignes, la liquidation totale de la résistance allemande à l'ouest du Rhin est achevée.

Il semble que l'ordre de repli ait été donné trop tard aux troupes engagées entre Rhin, Sarre et Moselle et que son exécution se soit heurtée à de grandes difficultés, causées par l'état précaire du réseau de communications et la passivité de l'aviation allemande. Le nombre des prisonniers faits par les Alliés dans ce secteur est tel qu'on peut admettre que la 1^{re} armée allemande n'est plus en état de faire campagne. Seule l'intervention de réserves générales permettrait de constituer un nouveau dispositif défensif cohérent à l'est du Rhin, susceptible de faire front au prochain assaut des troupes alliées.

Concluons en relevant que le général Eisenhower paraît avoir appliqué dans cette dernière phase le plan initial — dont l'exécution avait été retardée de deux mois environ par la contre-offensive allemande des Ardennes — et qui était conditionné avant tout par le terrain : par la ligne Siegfried dont le secteur le moins fort jalonnait l'aile droite du front allemand, par les possibilités d'organisation des arrières dans des territoires dévastés et par l'état des ports, avant tout de celui d'Anvers.

LA TÊTE DE PONT DE REMAGEN.

Dans l'après-midi du 7 mars, des troupes de la 1^{re} armée américaine trouvaient devant elles un pont de chemin de fer intact sur le Rhin. L'ordre de mission qui leur avait été donné comprenait, paraît-il, l'interdiction de franchir le fleuve pour exécuter des coups de mains sur la rive opposée. Le commandement allié avait donc prévu que tous les ponts seraient détruits, bien que dans trois cas connus les Allemands ne les aient pas fait sauter, soit à Trèves où deux ponts sur la Moselle tombèrent intacts en mains alliées et sur l'Erft devant Cologne.

Nous avons ici un exemple typique de cas où un commandant de troupe doit prendre la responsabilité d'une décision dépassant largement ses compétences. L'aubaine était d'envergure et il n'y avait pas à hésiter.

Les Américains ne rencontrèrent qu'une faible résistance. La réaction se fit sentir quatre jours plus tard seulement, ce qui indique bien que le commandement allemand n'avait pas assez de troupes pour constituer une position de recueil sur la rive droite du Rhin.

Le 12 mars, l'effectif des troupes alliées dans la tête de pont était déjà de 25.000 hommes.

Bien que le terrain soit fort, donc favorable au défenseur, les Américains parvinrent à constituer rapidement un dispositif cohérent, malgré de violentes contre-attaques.

En effet, dès le 11 mars, au moins deux divisions blindées et une centaine d'avions furent engagés par le commandement allemand contre la tête de pont, ce qui montre toute l'importance qu'on lui attribue.

Vers le 16 mars, tout ou partie de cinq divisions de la 1^{re} armée américaine se trouvaient déjà de l'autre côté du Rhin. Elles l'avaient franchi sur le pont de chemin de fer et sur un pont de pontons construit en l'espace de 96 heures sous le feu de l'ennemi, ce qui est remarquable puisque le Rhin a, dans ce secteur, une largeur de 320 à 340 mètres,

une profondeur de 10 mètres et coule à une vitesse de 3,5 km. /h.

L'interruption de l'autostrade Francfort-Cologne complique le regroupement des forces allemandes qui est déjà sérieusement compromis par les bombardements des voies de communication.

Plus grave encore est le fait que cette tête de pont agit tel un aimant et fixe des forces allemandes qui seraient pourtant indispensables dans d'autres secteurs. A la condition d'être renforcée et étendue au préalable, elle donne, en outre, au commandement allié plusieurs possibilités opératives dont la principale est une attaque en direction nord-est, complétant l'opération de débordement par le nord du bassin de la Ruhr.

LES PRÉPARATIFS D'OFFENSIVE A L'EST.

On rencontre fréquemment l'opinion que les troupes laissées par l'O.K.W. en Lettonie, en Prusse orientale, dans le corridor de Danzig et en Poméranie sont sacrifiées inutilement et seraient beaucoup plus utiles en Allemagne même au moment où ce pays va subir un assaut massif.

Nous ne saurions être de cet avis.

Les effectifs des troupes allemandes engagées dans les poches des côtes de la mer Baltique se monteraient à quelque quarante divisions dont la moitié entre l'Oder et Königsberg.

Il est certain que la décision stratégique prise ainsi par l'O.K. était lourde de conséquence, au moment où les armées russes déferlaient à travers la Pologne sans qu'on sache si elles s'arrêteraient sur l'Oder.

Cette décision n'était entièrement justifiable que si la flotte allemande était maîtresse de la mer Baltique, ce qui est encore le cas malgré la suprématie aérienne russe.

Toute la stratégie allemande de l'heure vise à gagner du temps. Il importait donc de ralentir puis d'arrêter la poussée russe vers l'Oder, sans toutefois livrer de bataille décisive. Si

l'armée allemande y est parvenue, c'est en grande partie grâce aux « troupes des poches ». Non moins de deux armées russes ont été fixées en Prusse orientale et en Poméranie ; ceci s'est traduit par une réduction de quatre à deux des armées russes progressant vers l'ouest entre la Baltique et les Beskides, par le ralentissement de l'avance russe et a permis la constitution d'un front défensif sur l'Oder.

Alors que la situation n'évolue que lentement en Lettonie, la côte sud de la Baltique à l'est de l'Oder est presque entièrement en mains russes. Tout ou partie de deux « fronts » sont cependant encore fixés par les résistances allemandes de Danzig et de Königsberg, mais on peut prévoir que la liquidation de ces derniers noyaux sera confiée à une seule armée, permettant ainsi de renforcer le dispositif offensif sur l'Oder.

Les armées russes avaient atteint l'Oder en face de Berlin au début de février. Ce sont donc deux mois que l'O.K.W. a gagnés par la constitution de ces poches, dont les troupes ont d'ailleurs pu être partiellement récupérées et transportées par la flotte dans les ports de Kiel, Lübeck et Rostock.

Un autre élément retardateur était constitué par la résistance dans les grands nœuds de communication ; ce moyen est certainement très efficace car l'organisation des arrières d'une armée ne saurait se passer des principaux centres routiers et ferroviaires. Après des attaques de durée variable, les villes de Bromberg, Posen, Graudenz, Thorn, Schneidemühl sont tombées aux mains des Russes. Les Allemands, qui sont ravitaillés par la voie des airs, résistent toujours à Breslau et à Glogau.

Toujours dans l'intention de gagner du temps, l'O.K.W. a maintenu plusieurs têtes de pont sur la rive droite de l'Oder, dont la plus importante est située au nord-est de Berlin. En outre, de nombreuses contre-attaques visent à désorganiser les préparatifs offensifs adverses, en particulier à l'est de Berlin, près de Cottbus, à l'ouest de Breslau et du bassin de Haute-Silésie ; mais ces opérations étant menées avec des

moyens beaucoup trop faibles, ne dépassent pas le cadre tactique et ne portent pas de conséquences appréciables.

En effet, les Russes sont parvenus à améliorer considérablement leurs bases de départ sur l'Oder en atteignant Stettin, en liquidant la forteresse de Küstrin et en constituant une vaste tête de pont entre la Neisse de Görlitz et la Neisse de Glatz ; de nombreuses possibilités offensives leur sont ouvertes dans le secteur compris entre la Baltique et le cours supérieur de l'Elbe. Les Allemands paraissent fermement décidés à défendre Berlin à outrance et à livrer une grande bataille dans les environs de cette ville.

Plus au sud, les troupes du général Petrow progressent lentement dans les Carpathes dans le but de s'aligner sur les troupes du maréchal Koniew au nord et celles du maréchal Malinowski au sud.

L'armée du maréchal Tolbukin a dû faire face à de violentes contre-offensives. Après la liquidation de la tête de pont russe sur le Gran, les Allemands ont cherché à reporter leur front au Danube et ont été bien près d'y parvenir ; leur plan consistait en trois attaques concentriques combinées lancées respectivement au nord et au sud du lac Balaton ainsi que d'une tête de pont au nord de la Drave. Là encore, les effectifs allemands étaient insuffisants et l'objectif n'a pu être atteint ; seul un effet retardateur passager a été obtenu.

Dans l'ensemble, les préparatifs offensifs russes se poursuivent sans dérangements notables et le manque d'efficacité des contre-mesures allemandes font présager que l'O.K.W. aura beaucoup de peine à contrecarrer les intentions soviétiques.

(28 mars 1945.)
